

Pièce  
n° R  
22417

•  
**UNE  
DATE:**

**27**

**SEPTEMBRE  
1935**  
•

COMPTÉ RENDU STÉNO  
GRAPHIQUE de la SÉANCE  
COMMUNE DES DEUX  
CONGRÈS CONFÉDÉRAUX +  
SALLE DE LA MUTUALITÉ  
RUE ST-VICTOR, A PARIS

**0.50**

Edition de la C.G.T.U. - 33, Rue de la Grange-aux-Belles, Paris-10°

COMPTE RENDU STÉNO  
GRAPHIQUE DE LA SÉANCE  
COMMUNE DES DEUX  
CONGRÈS CONFÉDÉRAUX  
(27 SEPTEMBRE 1935)

PRÉFACE DE GASTON  
MONMOUSSEAU



*Pica*

*PR*  
*82417*



U  
N  
E  
D  
A  
T  
E



En haut : Entrée du Congrès de la C.G.T.U.  
En bas : Entrée du Congrès de la C.G.T.

# L'UNITÉ SYNDICALE est faite !



*Le 27 septembre 1935, les représentants directs des syndicats français, membres soit de la C.G.T., soit de la C.G.T.U., se sont réunis en une séance commune, salle de la Mutualité, à Paris.*

*Dans cette salle, qu'on croirait destinée à la célébration d'événements historiques favorables à la cause du Peuple — n'y a-t-on pas entendu déjà les chefs des grands partis populaires jeter les bases de l'action commune? — s'entassait du parterre aux tribunes une masse de 2.500 délégués syndicaux.*

*Lesquels étaient les confédérés? Où se trouvaient les unitaires? Bien malin qui l'eût pu dire.*

*Les applaudissements crépitaient à chaque instant; par rafales, ils partent tantôt de droite, tantôt de gauche, tantôt du centre, des premiers rangs ou bien du fond, des tribunes ou du parterre, pour gagner d'une flambée toute l'enceinte.*

*L'unité, rien que l'unité! L'assemblée, toutes tendances confondues dans une même tension de l'esprit, ne permettait point qu'on parlât au conditionnel, qu'on doutât un tant soit peu de sa réalité.*

*Pensez donc, les congressistes d'Issy-les-Moulineaux avaient déjà le « chef » couvert et la serviette en main lorsque le président prononça la phrase traditionnelle: « Le VIII<sup>e</sup> Congrès de la C.G.T.U. est clos. »*

*Ces mots n'étaient pas plus tôt dits que le flot rieur et chantant*

des délégués sortait en hâte pour s'entasser aussitôt dans les cars à destination de la Mutualité.

Les cars ne suffisaient pas, il fallait attendre leur retour ! Eh bien, non ! ce furent des taxis qui, attirés par un sûr instinct, furent pris d'assaut et transportèrent la deuxième journée vers l'unité toute jeune, toute chaude, qui, là-bas, ouvrait ses portes à deux battants.

A 17 heures, la salle de la Mutualité est archicomble, chargée de cette électricité spéciale aux grandes journées historiques.

Les délégués des syndicats unitaires et confédérés, venus de la même localité pour se diriger vers deux Congrès différents, se sont retrouvés côte à côte, guidés par des écriteaux laissés sur les tables : Cheminots, Textile, Bâtiment, Métaux, Services publics. Brout est en face de Cordier, Michaux à côté de Paul Marcel.

Beaucoup — ceux de la génération d'avant-guerre — après s'être séparés aux carrefours de 1914 et 1921, ne s'étaient plus adressé la parole que pour des polémiques amères.

C'est fini — non pas que tout soit résolu, entre les uns et les autres, sur la question des idées — mais c'est fini d'être séparés, c'est fini de se disputer, de se mépriser, de se méconnaître, et — pourquoi ne pas le dire ? — c'est fini de souffrir de tout ce que la scission comporte de faux, d'artificiel et d'injuste dans le jugement qu'on porte contre le voisin qui « bosse » à vos côtés dans le même chantier, dans la même entreprise, dans le même atelier de chemin de fer ou dans le même tissage mécanique.

C'est fini d'être injuste l'un envers l'autre, parce que cette injustice a coûté trop cher à tous, parce qu'elle a permis à la crise de passer et de s'étendre comme une lèpre sur des millions d'êtres humains, qui n'étaient faibles que par leur désunion.

C'est fini d'être intolérant l'un envers l'autre, parce que cette intolérance allait creuser la tombe des libertés les plus chères et permettre aux complices de Mussolini et de Hitler d'allumer dans le monde l'horrible incendie de la guerre.

Nous ne pensons pas tous pareil. Chacun a ses « auteurs ». Chacun défend son « ours ». On discutera donc, mais on a cessé de se disputer.

On ne discutera plus avec cet esprit de prévention, produit des étiquetages artificiels ; avant, une vérité énoncée par Charles,

« l'unitaire », était, par cela même, antipathique au « confédéré » Paul. Et le bon sens de ce dernier faisait loucher le compagnon de chaîne, fidèle adepte de la C.G.T.U. Maintenant on discutera, l'esprit libéré de certaines contraintes conventionnelles qui, bien qu'on s'en défende, défigurent la réalité de la vie, le sens profond des intentions et des mots, en vous laissant un indéfinissable malaise au fond du cœur.

Maintenant, on discutera entre hommes de la même famille, entre hommes qui ont des opinions et l'ambition saine de les faire partager sans peur et surtout en se gardant de froisser le voisin.

On discutera et on s'entendra, car la lutte pour le pain quotidien, pour la liberté et pour la paix fait parler plus haut que les divergences, le simple bon sens qui veut qu'on s'unisse et qu'on agisse contre le danger commun.

L'essentiel était de briser la glace. Depuis une année, ce travail était commencé dans les Chemins de fer, les P.T.T., les Services publics. Ce courant de la base ne pouvait pas se heurter indéfiniment à des hésitations incompréhensibles et à un formalisme injustifiable.

La « débâcle » des glaces s'est produite le vendredi soir 27 septembre 1935 à l'assemblée commune de la Mutualité.

L'unité est faite, a pu lancer d'une voix émouvante notre camarade Racamond, soutenu à la tribune par le crépitement des bravos.

Le fil de l'histoire — brisé depuis 1914 — se renoue, a déclaré à son tour Léon Jouhaux, aux applaudissements unanimes de la salle.

Oui, l'unité est faite. Elle est faite dans l'esprit, dans la volonté et dans le cœur de tous les syndiqués dont les représentants réalisèrent ensemble la séance historique de la Mutualité.

Oui, le fil de l'histoire se renoue après quatorze ans d'expérience syndicale qui n'apportèrent qu'illusions et désillusions à la classe ouvrière.

Car le capitalisme a obéi durant ces quatorze années à sa loi naturelle, qui est d'utiliser les faiblesses et les erreurs de la classe exploitée pour renforcer ses méthodes d'exploitation et de domination, pour maintenir et si possible augmenter son profit, au risque de jeter des populations entières dans la misère, et finalement, livrer l'humanité à la barbarie.



Le bureau de la séance commune :  
SEMARD, GITTON, GOURDEAUX, MIDOL, ARRACHARD...

*Le haut patronat est extrêmement inquiet.*

*« Il s'agit d'abord de savoir », dit l'un de ses représentants les plus qualifiés, « qui, de la C.G.T. et de la C.G.T.U., va dévorer l'autre. »*

*On ne saurait tromper plus grossièrement l'opinion en posant de cette façon la question de l'unité syndicale. L'unité syndicale est tout simplement l'histoire des travailleurs qui ne veulent plus se laisser dévorer par ceux qui tiennent la Banque entre leurs mains ainsi que les moyens de production et d'échange.*

*L'unité, qui a donné lieu à la séance mémorable de la Mutualité, ne signifie nullement que le mouvement syndical est disposé à rentrer en ménage avec les grands trusts industriels et bancaires. C'est le contraire qui est vrai. Ainsi, le mouvement syndical ne peut risquer d'être mangé.*

*Il s'agit de savoir si le mouvement syndical sera plus fort et s'il pourra mieux disputer le pain quotidien des travailleurs à la politique contraire des 200 familles privilégiées qui, en fait, établissent leur dictature dans le pays. Nous pensons que oui.*

*La presse bourgeoise prédit toutes sortes de calamités à la suite de l'unité syndicale ainsi réalisée. Elle annonce que « dans la mesure où la reconstitution de cette unité consacre le succès de la lutte des classes », elle devient une régression et un véritable*



Le bureau de la séance commune :

...MQNMUSSEAU, FRACHON, RACAMOND, EISENRING, CHEVALME,  
LENOIR, MILLION

*malheur pour les ouvriers et les patrons, en un mot : pour notre économie nationale.*

*Les grands industriels exagèrent. La lutte des classes n'est pas le fait des exploités de la ville et des champs, elle est le fait du capitalisme qui ne peut vivre et se développer que sur l'exploitation des larges couches de la population.*

*Si, par leur union et leur action coordonnée, solidaire, intelligente, les travailleurs réussissent à maintenir et à élever leur niveau de vie ; s'ils réussissent à faire appliquer une politique des grands travaux, c'est-à-dire à diminuer le chômage ; s'ils réussissent à imposer un régime de sécurité et d'hygiène dans les entreprises, etc., on ne voit pas où est le « grand malheur » dont on parle avec tant d'appréhension dans le camp capitaliste.*

*Et si ces résultats sont acquis, au prix d'une réduction des profits — dont bénéficient outrageusement une poignée de féodaux — le « malheur » qui frappera ceux-ci ne sera en rien comparable à celui qu'ils font présentement peser sur des centaines de milliers de chômeurs désespérés, car privés de ressources.*

*Si, par leur union et leur action coordonnée et solidaire, les travailleurs réussissent à barrer définitivement la route du pouvoir*



aux décerveurs fascistes, si, de plus, ils peuvent imposer la paix, l'unité aura évité au peuple français le plus grand des malheurs.

La séance inoubliable de la Mutualité tient son importance historique du fait même qu'elle signifie que le mouvement syndical réuni reprend sa marche sur la route traditionnelle de la lutte des classes.

Les efforts déployés par ceux-là qui, manifestant une sainte peur de notre union, s'efforcent de voir l'événement sous l'angle d'un compromis entre la collaboration et la lutte des classes représentées par les confédérés et par les unitaires, ne changeront rien au fait.

La lutte des classes n'est le monopole de personne, et si les communistes sont parmi ceux qui en expriment la tactique, ils ne font qu'interpréter la vie.

La lutte des classes domine d'une manière plus ou moins confuse tous les rapports entre le capital et le travail ; l'expérience de ces vingt dernières années en a imposé les principes ; elle en a réveillé les notions dans l'esprit de millions de travailleurs poussés par le capitalisme au bord de l'abîme.

Lorsque 5.000 mains battaient à la Mutualité de voir, à la même table, sur la même ligne, les deux secrétariats confédéraux et les membres des deux Commissions exécutives, ce n'est pas tant le rapprochement en soi des personnalités qu'elles ont salué d'un tel élan enthousiasme ; au fond de ce rapprochement, n'y a-t-il pas la certitude que l'unité est cimentée par la volonté collective des masses ?

Ce rapprochement correspond dans l'esprit des travailleurs à la pose d'une première pierre de l'édifice commun. Ils y voient avec raison, des garanties d'avenir pour le mouvement syndical : l'engagement que l'unité est un acte collectif de défense contre l'exploiteur, à chaque moment de la vie, quelle que soit la diversité des opinions.

En vérité, l'unité vient quand le choix des routes est assez facile à déterminer ; sur les deux qui jusque-là se présentaient devant le mouvement ouvrier, l'une est semée de désillusions, de déceptions, de deuils et de dangers plus terribles encore que tous ceux que l'histoire a enregistrés récemment en Allemagne, en Autriche et en Espagne.

L'autre a déjà sauvé le peuple français des sanglants aventuriers du 6 février 1934 ; elle a permis le défilé des 500.000 de la

*Bastille à la Nation, le 14 Juillet 1935 ; elle permettra demain, grâce à l'unité syndicale, de défendre le pain quotidien pour tous, de ranimer l'économie au moyen de « coupures » faites dans le bloc des gros privilèges. Elle consolidera les libertés conquises, elle les étendra en desserrant le carcan que vingt années de concentration accélérée du capitalisme, d'âpreté au gain et de haine de classe ont bloqué au cou du peuple de France.*

*Voilà ce que signifie la séance historique du 27 septembre, la présence à la même tribune des militants depuis vingt ans, séparés : la rafale des bravos alternant avec le chant de Pottier, pour chaque mot d'unité lancé, comme un serment, aux 2.500 délégués.*

*La glace est brisée, le mouvement syndical français va reprendre son cours, ses forces, sa puissance, pour accomplir son glorieux destin à l'heure où les peuples anxieux tournent les yeux vers lui.*

*Sans doute, tout n'est pas terminé, après la réunion de la Mutualité.*

*Quelques petits glaçons, échappés à l'ambiance, vont sans doute, de-ci, de-là, se mettre en travers, s'accrocher au passage, s'arc-bouter contre le courant, tenter de le canaliser entre quelques lignes de statuts dressés jadis pour un destin contraire. Par-ci, par-là, il se trouvera peut-être quelqu'un pour tenter d'asseoir les bonnes vieilles routines et les chères tranquillités sur cette force neuve d'unité, aux ressorts tendus pour l'action positive et raisonnée.*

*Mais pour ceux qui voudraient ainsi s'attarder, le sort en est jeté ; le travail des fusions commence ; les commissions syndicales mixtes se constituent entre syndicats : 60 heures ne s'étaient pas écoulées depuis la séance de la Mutualité, que les pourparlers étaient engagés entre les terrassiers unitaires et confédérés de la Seine. Moins de huit jours plus tard, ce sont les Cheminots de Paris-Etat Rive Droite qui décident leur réunion commune. De toute part, le mouvement se déclenche à la base.*

*Au 1<sup>er</sup> janvier, chacun aura la même carte confédérale dans sa poche et chacun sera l'artisan de la même victoire. La scission ne sera plus qu'un souvenir.*

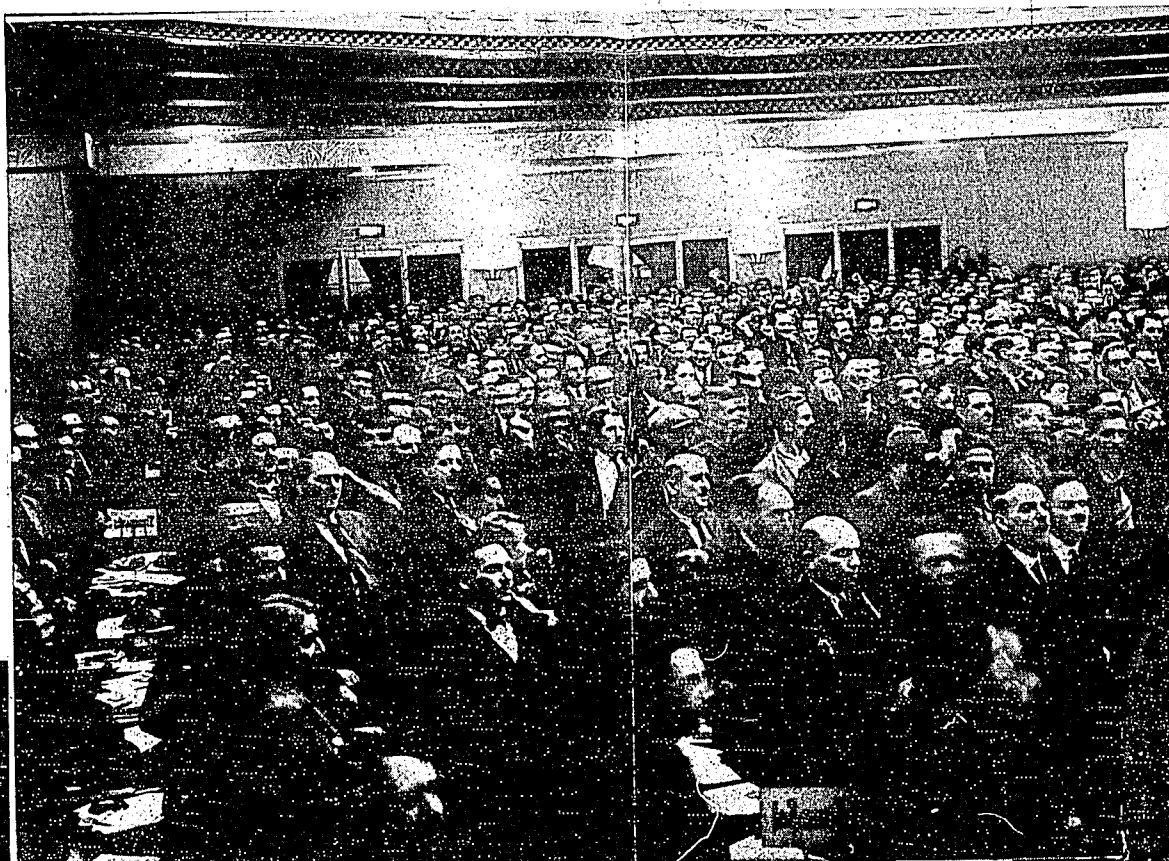
*\*  
\*\**

*Frères confédérés, frères unitaires, qui bientôt serez confondus, si vous ne l'êtes déjà, sous le même vocable, pour remplir un même devoir, ne vous disputez pas à propos du passé.*

Une partie de la salle pendant la séance commune. Les délégués debout, chantent « l'Internationale »



Les délégués Unitaires se rendent à la séance commune salle de la Mutualité



Aujourd'hui, revivent en nous les bonnes années de lutte, de passion, de combativité, de sacrifices que le prolétariat français a connues jusqu'en 1914.

**Léon JOUHAUX**

Nous voulons que dans notre organisation unique, chacun puisse défendre sa pensée avec le maximum de libertés compatibles avec la préservation de l'unité syndicale.

**Julien RACAMOND**



*Evoquez-le volontiers, en attendant en groupe à la porte de votre chantier l'appel de la sirène, ou en vous rendant à la réunion syndicale commune, mais que ce soit pour mieux mesurer la victoire que vous venez de remporter après quatorze années de scission, de déchirements et de méfiance réciproque qui permirent à nos ennemis de durer.*

*Fils de la même famille, celle de tous les travailleurs en lutte pour la conquête du pain, de la liberté et de la paix, ne parlez du passé que pour en réparer les erreurs et, choquant votre verre au gré de l'occasion, n'évoquez les polémiques d'autrefois et le temps perdu que pour mieux vous aimer et combattre ensemble, dans le présent et dans l'avenir, ceux-là qui se taillèrent la part du lion pendant que vous étiez divisés et que vous vous disputiez.*

*« L'embrassade générale », alors, ironiseront certains esprits sentencieux qui s'époumonnent depuis des années à prodiguer à tous du haut de leurs chapelles, mille et un conseils ; appelez cela du nom qu'il vous plaira, mais le désir des travailleurs est de ne pas recommencer l'histoire de ses défaites ; c'est aussi notre désir, c'est notre volonté et tout accord vaut mieux qu'une dispute s'il mène de l'unité à l'action et de l'action à la victoire en compagnie de toutes les forces de liberté et de paix.*

*Plus tard, les historiens résumeront ainsi cet épisode de la lutte des classes en France :*

*Le 1<sup>er</sup> juin 1921, la Fédération des Cheminots se brisait en deux tronçons ; à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1922, l'ensemble des syndicats français, divisés, se regroupaient au sein de la C.G.T. et de la C.G.T.U., le 27 septembre 1935, les délégués des deux Congrès confédéraux, réunis salle de la Mutualité, décidaient l'unité dans un enthousiasme indescriptible et le 1<sup>er</sup> janvier 1936, la C.G.T. unique était reconstituée ; la scission avait duré quatorze ans.*

*Mais nous, les militants unitaires, mais vous, frères confédérés, qui avez partagé notre enthousiasme et notre foi dans ces journées inoubliables, sous les regards inquiets ou furibonds des grands vaincus de l'unité : des affameurs du peuple, des traîtres au pays, à la paix et à la liberté, nous ajouterons, ensemble, soyez-en sûrs, à ce résumé officiel ces quelques mots : « Le 27 septembre 1935, la classe ouvrière de France, représentée à la séance commune de la Mutualité, fermait tout espoir au fascisme [auteur de misère et de guerre] ».*

G. MONMOUSSEAU.

# Compte Rendu Sténographique

Salle de la Mutualité  
le 27 Septembre 1935

de la Séance Commune des  
deux Congrès Confédéraux



La séance commune des Congrès de la C.G.T.U. et de la C.G.T. est présidée par Chevalme, secrétaire de la Fédération confédérée des Métaux.

Au bureau prennent place les membres des bureaux des deux Confédérations.

A l'installation du bureau, les délégués se lèvent et chantent *l'Internationale*.

LE PRÉSIDENT. — Camarades, en ouvrant cette séance, nous adjoignons au bureau de notre Congrès le bureau de la Confédération Générale Unitaire.

Au nom de notre Congrès, nous souhaitons la bienvenue aux camarades unitaires. Nos deux Congrès ont pris une décision commune relative à la réalisation possible de l'unité syndicale. Nous formons le vœu à l'ouverture de cette réunion commune, symbolique en elle-même, qu'elle porte les meilleurs échos dans l'ensemble du pays et que demain les espérances que nous marquons aujourd'hui se réalisent. Je souhaite, et nous souhaitons, que l'unité que nous désirons tous voir réaliser le plus promptement possible, le soit dès demain.

Cette réunion commune marque déjà, par l'atmosphère de cette salle, qu'il est possible d'avoir les plus grandes espérances. Nous pensons qu'à l'issue de cette réunion les uns et les autres accomplissant franchement, loyalement, les engagements que nous avons pris les uns envers les autres, nous rallierons à la C.G.T. la grande masse des travailleurs

et que la C.G.T., demain, poursuivant son action, arrivera à réaliser l'émancipation du travail.

Je me bornerai simplement, en tant que président, à cette simple allocution de bienvenue et je donnerai immédiatement la parole à notre camarade Racamond, parlant au nom de la C.G.T.U. (*Applaudissements prolongés, les délégués se lèvent et chantent l'Internationale.*)

RACAMOND. — Camarades, en une minute aussi émouvante que celle-ci, je ne sais comment exprimer l'émotion que je ressens en voyant rassemblés dans cette salle, comme nous le demandions, il y a deux ou trois jours, fraternellement unis, les délégués des syndicats confédérés et unitaires ayant enfin surmonté les difficultés qui les retenaient depuis si longtemps éloignés les uns des autres, alors qu'ils se sentent cependant frères de lutte contre le capitalisme. (*Applaudissements.*)

Je répondrai aux vœux du président en disant que notre Congrès, que nos syndicats, que tous nos syndiqués sans exception, se réjouissent du plus profond de leur cœur, de voir que nous allons reconstituer l'unité syndicale et que nous allons faire de la maison commune une forteresse puissante et aussi le camp du prolétariat d'où partiront contre les oligarchies qui mettent le pays en coupe réglée, les attaques les plus disciplinées, les plus vigoureuses, mais aussi les plus irrésistibles. (*Applaudissements.*)

Camarades, nous n'espérons plus l'unité syndicale, nous disons : « L'unité syndicale, elle est réalisée ». (*Applaudissements.*) Je ne parle plus au nom de la C.G.T.U. seulement, comme le camarade qui parlera au nom de votre Congrès ne parlera plus seulement au nom de la C.G.T. d'hier, je parle, j'en ai la certitude, je le sens et je le vois dans vos yeux, au nom de notre mouvement syndical tout entier. (*Applaudissements.*)

L'unité syndicale ! Elle est réalisée ! Les modalités pratiques de fusion, elles nous sont communes, et demain, même s'il subsistait encore en quelques îlots des difficultés bien secondaires, nous avons l'absolue certitude qu'ils ne résisteront pas une minute devant l'unanimité qui vous fait vous dresser tous ensemble. (*Applaudissements.*)

Camarades, nous voulons travailler ensemble avec une absolue loyauté, respectant les uns et les autres, nos convictions. Nous voulons que dans notre organisation unique chacun puisse défendre sa pensée avec le maximum de libertés compatibles avec aussi la préservation de l'unité syndicale. (*Applaudissements.*)

La plus large démocratie, j'en ai la certitude, et vous le voulez, présidera à nos discussions fraternelles. Et même, s'il nous arrive de ne pas avoir la même opinion sur un sujet, nous ne nous considérerons pas moins les uns et les autres comme des frères, comme des hommes de la même famille qui, lorsqu'ils ont pris la décision, l'appliquent avec la discipline la plus parfaite, parce que c'est cette discipline qui est l'arme la plus formidable contre l'adversaire qui est discipliné.

Séance symbolique, mais camarades, séance qui sonne le glas des espérances de la grande bourgeoisie. Ah ! pendant ces quelques jours, on a dépensé beaucoup d'ingéniosité du côté de nos adversaires communs pour essayer encore de maintenir pendant quelque temps l'espace qui nous séparait et qui se rétrécissait chaque jour. On a essayé, dans certains journaux, de lancer contre les uns et contre les autres des accusations, des insinuations. La C.G.T. par-ci, la C.G.T. par-là, les communistes par-ci, les socialistes par-là, les manœuvres, l'absorption ! Camarades, félicitons-nous pour une fois qu'aucun de nous n'ait prêté l'oreille à cette campagne intéressée et que nous ayons su déceler à travers tout cela, la route directe qui nous amène où nous sommes aujourd'hui.

Camarades, voyez-vous, nous savions depuis le 12 février 1934 que rien n'arrêterait plus la marche de l'unité syndicale, parce que dans la rue, dans les manifestations qui se sont succédé, les unitaires, les confédérés et les autonomes étaient au coude à coude et entraînaient derrière eux la masse des travailleurs inorganisés (*applaudissements*) et les pourparlers se sont engagés, camarades, comme il se devait entre militants. Les discussions ont été sérieuses, elles n'ont jamais perdu le caractère qui convient aux débats qui réunissent des hommes portant la responsabilité d'organisations dans lesquelles les travailleurs sont groupés. Oui, nous avons discuté passionnément, nous discuterons peut-être encore, les uns et les autres, passionnément. Est-ce que ce n'est pas parce que l'on a un caractère que l'on est un militant ? Camarades, est-ce que ce n'est pas parce que l'on est passionné dans la défense de ce que l'on croit être la vérité, que l'on est un militant ? Si, camarades, c'est pour cela que l'on est un militant, et je me souviens de ces réunions avec Lenoir, avec notre camarade Bard, avec notre camarade Frachon, un bon pionnier de l'unité syndicale, avec tous ceux qui y participaient, où parfois même les accrochages étaient sévères et où, chaque fois que nous nous sépa-



Le bureau de la séance commune :  
RACAMOND, EISENRING, CHEVALME, M<sup>me</sup> ROULET, JOUHAUX,  
LENOIR, MILLION.

rions, nous disions : « Nous venons de faire un pas vers l'unité syndicale ». (*Applaudissements.*)

Voyez-vous, camarades, tous ces efforts des militants n'étaient rien à côté des efforts de la masse organisée. Tous ces efforts des directions confédérales, des directions fédérales, des directions départementales, ne représentaient qu'une bien petite partie de ce qui se passait à l'intérieur de nos organisations respectives. Oui, camarades, saluons les syndiqués unitaires, confédérés qui ont préparé cette belle journée, au même titre que leurs militants, vous entendez bien. (*Applaudissements.*)

Saluons-les, ils nous ont montré la bonne route.

Et, nous voici au terme des travaux de nos deux Congrès, voici maintenant que nous allons retourner, non plus déjà dans nos organisations respectives, mais dans notre organisation unique, dont il s'agit maintenant d'établir le statut, qu'il s'agit maintenant de bâtir avec une volonté absolue d'aboutir.

Oui, camarades, nous allons retourner chacun chez nous.





Un aspect de la séance commune.

Camarades des syndicats de la région parisienne, je vois déjà le patrimoine que vous allez rassembler dans votre Union départementale unique, je vois déjà cette force formidable que plus de 200.000 syndiqués, qui seront rejoints par des dizaines de milliers d'autres, vont représenter dans cette capitale dont le prolétariat est si combatif.

Mais je vois aussi ces Unions départementales solides dans la plupart des grandes régions industrielles et je vois se prolonger dans la campagne auprès des paysans dont il faut faire les alliés de la classe ouvrière (*applaudissements*), le rayonnement d'un prolétariat uni et qui sait ce qu'il veut. Je vois ces Fédérations d'industries qui étaient, il faut bien le dire, réduites dans leurs moyens d'action, dont la puissance ne correspondait pas aux grandes tâches qui leur incombent. Je les vois maintenant rassemblant toutes leurs forces en travailleurs organisés, en militants, et je sens qu'à travers le pays chaque industrie saura défendre les revendications des travailleurs qu'elle représente. Et je vois, vivant en harmonie, ces organisations sur la base de la région ou de la localité, donnant au mouvement ouvrier français une struc-



ture incomparable et lui permettant de remplir les tâches qui l'attendent.

Je ne veux pas abuser de cette tribune, camarades, excusez ces explications décousues, elles viennent, soyez-en persuadés, non pas d'un militant, mais de tout le Congrès de la C.G.T.U. qui fait passer son émotion et sa joie de nous voir enfin réunis même avant la structure rationnelle d'un discours.

Camarades, nous voici donc rassemblés. L'organisation syndicale sera la première puissance du pays, vous entendez bien, Ah ! les journaux de la bourgeoisie disaient ce matin : « C'est bien plus sérieux que bien d'autres propositions qui sont faites ». Oui, camarades, le mouvement syndical uni, c'est beaucoup plus sérieux que du vent, c'est quelque chose de solide et de concret et dans le Front Populaire qui a rassemblé, vous le savez, le 14 Juillet, des centaines de milliers de travailleurs, les spectateurs ont pu avoir un avant-goût de ce qu'est le mouvement syndical quand il est uni.

Derrière les bannières de la C.G.T. et de la C.G.T.U. on voyait s'avancer en rangs serrés les gars du Bâtiment, de la Métallurgie, des Fonctionnaires, les Travailleurs des Services publics, tous, tous, camarades, c'était un spectacle inoubliable. Eh ! bien, demain, quand il faudra aller à la bataille, les rangs serrés seront grossis de centaines de milliers d'adhérents nouveaux. Il n'y aura plus que la bannière de la C.G.T., de la Confédération Générale du Travail. (*Applaudissements.*)

Nous apporterons dans notre maison commune notre volonté d'action, notre camaraderie, notre fraternité, notre esprit de discipline aux décisions prises (*applaudissements*) et nous voulons que le mouvement syndical soit dans le pays l'animateur et l'organisateur des luttes du peuple contre le fascisme pour la défense de la paix. (*Applaudissements.*)

Camarades, la victoire que vient de remporter le prolétariat sur lui-même, c'est l'annonciatrice de victoires rapides et futures. (*Applaudissements.*)

Camarades, nous allons défendre notre pain, nous allons défendre la paix, et pour réaliser ces tâches, la C.G.T. aura la puissance nécessaire et saura conduire le prolétariat aux destinées glorieuses qui l'attendent. (*Vifs applaudissements et chant de l'Internationale.*)

LE PRÉSIDENT. — Après les déclarations de notre camarade Racamond, je donne la parole à notre camarade Jouhaux.

*(Le Congrès, debout, entonne l'Internationale.)*

JOUHAUX. — Camarades, je n'ai pas besoin de déclarer quelle émotion nous étreint tous. Elle étreint ceux qui étaient, ceux qui sont venus, elle étreint plus encore ceux qui ont vécu. Je veux saluer la première heure de la reconstitution de la vieille Confédération Générale du Travail. Il me semble que, supprimant le temps, la tradition vient de se renouer et que se sont effacées les années mauvaises que nous avons vécues. Aujourd'hui, revivent en nous les bonnes années de lutte, de passion, de combativité, de sacrifices que le prolétariat français a connues jusqu'en 1914. *(Applaudissements.)* Aujourd'hui passe au-dessus de nous le souvenir de ceux qui ne sont plus, mais qui ont été les artisans de notre mouvement syndical, qui lui ont donné sa personnalité, qui lui ont donné sa conscience. *(Applaudissements.)* Et que dans le souvenir de ceux-là, le serment que nous faisons aujourd'hui soit un serment que nous respecterons.

Oui, dans la diversité des formes, dans la diversité des tempéraments, dans la diversité même des idées, l'unité peut être réalisée et maintenue. L'unité, c'est une grande force cosmique. Elle dirige la nature, elle la dirige dans la diversité des continents, dans la diversité des flots, dans la diversité des faunes, dans la diversité des mers, dans la diversité des races ; mais la nature la recherche pour réaliser la grande paix humaine. *(Applaudissements.)*

Nous l'avons reconnue, cette grande loi, nous nous sommes inclinés devant elle. Aujourd'hui, pour la défense de nos libertés, pour la défense de notre émancipation, qui doit être l'émancipation humaine, pour le développement de la justice sur la terre, jurons d'y être fidèles. *(Vifs applaudissements. Les congressistes, debout, entonnent à nouveau l'Internationale.)*

LE PRÉSIDENT. — Camarades, après les déclarations de Racamond et de Jouhaux, je dois vous donner communication d'une lettre de la Fédération autonome des Syndicats de Fonctionnaires parvenue à ce bureau. *(Applaudissements.)*

*Chers camarades,*

*A l'heure où la réunion commune des deux congrès confédéraux va se tenir, nous vous demandons de communiquer à cette assemblée la déclaration suivante de notre Fédération autonome.*

*La Fédération autonome des Syndicats de Fonctionnaires salue avec la plus grande joie l'accord intervenu entre les Congrès confédé-*

raux sur la question de l'unité syndicale. Cet accord, consacré par une manifestation commune, à laquelle la F.A. s'associe de tout cœur, va permettre la réalisation très prochaine de l'unité chez les fonctionnaires. La fusion entre la Fédération générale des Fonctionnaires et la Fédération autonome est désormais rendue possible. La F.A. la réalisera dans l'enthousiasme, persuadée d'aider ainsi les salariés des services administratifs à forger l'arme qui leur permettra, au cours des luttes à venir contre la politique gouvernementale de déflation, les décrets-lois, le fascisme et la guerre, d'arracher finalement la victoire en servant avec fruit la cause des travailleurs.

Nous vous exprimons, chers camarades, ainsi qu'aux délégués fraternellement unis à la Mutualité, nos sentiments syndicalistes les meilleurs et les plus cordiaux.

Pour la C.E. de la F.A. :

BOURSIKOT.

LE PRÉSIDENT. — Camarades, je ne crois pas nécessaire, à la suite des deux déclarations autorisées qui viennent d'être faites ici à cette tribune, d'insister longuement en tant que président de cette réunion. L'atmosphère de cette salle nous démontre que la fraternité peut exister entre les uns et les autres (*Applaudissements.*) Les engagements pris, affirmés solennellement ici à cette tribune, nous en sommes convaincus, seront respectés. (*Applaudissements.*) Simplement, laissez-moi vous dire que cette réunion commune qui est le symbole de la réalisation possible de l'unité...

DES DÉLÉGUÉS. — Elle est faite !

LE PRÉSIDENT. — Je vous en prie, laissez-moi continuer. Cette réunion commune, qui est le symbole de la réalisation possible de l'unité (*brouhaha*), je ne voudrais pas insister, et si j'ai fait allusion au symbole de cette réunion, c'est que maintenant il va falloir œuvrer à la réalisation pratique de l'unité. (*Applaudissements.*) Et c'est pourquoi, voulant tirer du symbole de cette réunion de grandes espérances, je veux penser qu'en œuvrant dans la fraternité, dans la loyauté, ainsi que nous nous y sommes engagés, nous pourrons donner à notre mouvement syndical la puissance et la force qui lui permettront, dans son action réalisatrice, de faire face aux forces de réaction sociale, aux oligarchies économiques, industrielles et financières qui dominent le monde du travail et qui empêchent l'évolution sociale.

Camarades, je ne crois pas nécessaire, en raison des engagements que nous avons pris les uns et les autres, de prolonger cette séance. Nous devons partir réconfortés. Retournant chacun dans nos milieux, partons-y, là encore, avec la même foi et, demain, nous pourrons nous réunir à nouveau pour consacrer, définitivement cette fois, la reconstitution de la vieille Confédération Générale du Travail.

(*Vifs applaudissements, les délégués se séparent au chant de l'Internationale.*)

